

Esteve Freixa i Baqué

Rubén Ardila : Faire la synthèse des comportements pour transformer la société.

L'une des caractéristiques la plus marquante de la psychologie dans les pays de l'Amérique Latine est son côté appliqué, concret, au service des problèmes quotidiens des gens. Un exemple entre mille : le titre (que je traduis) d'un article publié par Holland dans les années 70, époque où toute l'Amérique Latine se débattait contre des dictatures : « *Seront les principes de l'Analyse Expérimentale du Comportement utiles pour les révolutionnaires ?* » Loin de constituer un savoir ésotérique (dont Lacan représente l'extrême le plus abscons) réservé à des initiés quelque peu snobs, intellectuels et/ou riches de préférence (voir les films de Woody Allen), la psychologie Latino-américaine a toujours eu le double souci de l'efficacité et de la pédagogie.

Efficacité dans la prise en charge des problèmes et des souffrances des gens, ce qui l'a conduite tout naturellement vers l'adoption du paradigme comportementaliste comme paradigme presque « par défaut » : on est comportementaliste en Amérique Latine comme on est psychanalyste en France. Avec la notable exception de l'Argentine, où le paradigme « par défaut » reste la psychanalyse (l'Argentine et la France sont à la psychanalyse ce que Cuba et la Corée du Nord sont au communisme).

Pédagogie dans la transmission du savoir (et du savoir-faire) du psychologue vers l'utilisateur afin qu'il puisse, à terme, se passer de l'aide de celui-ci. C'est donc un véritable « transfert » (bien que d'un ordre assez différent de celui qu'évoque le plus souvent ce vocable dans nos latitudes). Il existe même un concept pour désigner cette formation progressive de l'utilisateur, ce dévoilement des « secrets » dont le psychologue est le détenteur (un peu comme un prestidigitateur, un illusionniste qui dévoilerait ses « trucs » au public pour qu'il puisse en faire autant) : cela s'appelle « la déprofessionnalisation ».

Rubén Ardila constitue un exemple prototypique de ce double engagement. En effet, issu d'un milieu modeste, il s'est intéressé très jeune aux problèmes sociaux et lu les classiques dans le domaine. Son choix pour la psychologie, et la psychologie comportementale en particulier, résulte de ce besoin d'être utile, d'apporter et d'accompagner des changements sociaux qui, n'en déplaise aux sociologues, économistes et hommes politiques, et sans contester le rôle majeur que ces différentes disciplines jouent dans les transformations de la société, passent aussi par des changements de comportement des individus qui la composent. Adepte de ce qu'on pourrait appeler la « Psychologie Politique » (il existe en France une association qui porte ce nom) et expérimentaliste convaincu, Ardila, dans le droit fil des utopistes classiques (Platon, Bacon, etc.) et suivant les traces de Skinner sur la question¹, publie, en 1979, un roman utopique (*Walden 3*) décrivant l'organisation d'une société d'après les principes de la psychologie comportementale. Cet ouvrage eut un fort retentissement dans le monde latino-américain, où le besoin de changement est (et reste) si impérieux. Ce n'est pas par hasard que la fameuse « théologie de la libération », représentée par des figures de l'envergure d'un Dom Helder Camera, d'un Monseigneur Romero (assassiné dans sa cathédrale en plein office par les tristement célèbres « escadrons de la mort ») ou encore de ce prêtre devenu ministre du gouvernement sandiniste au Nicaragua, théologie expressément condamnée par le Vatican, était née et s'était surtout développé dans cette région du globe.

On dit souvent que les comportementalistes sont des « *doer* », des « agissants », par opposition aux psychologues de la simple parole. C'est donc tout naturellement qu'ils cherchent à modifier l'environnement, parce que les comportements en dépendent (dans une interaction dialectique), contrairement à ceux qui cherchent à adapter les sujets à leur environnement, impuissants face (et résignés) à son action considérée comme difficilement modifiable. D'où le côté très pratique de leurs interventions. D'où une analyse des situations qui ne se centre pas sur le seul sujet mais sur son interaction avec l'environnement. D'où toute une « pratique sociale » de la psychologie, pratiquement inconnue dans nos contrées mais très répandue ailleurs. Et Ardila (avec beaucoup d'autres, bien entendu) en est un prestigieux exposant.

Mais il serait une grave erreur de le considérer comme un simple « ingénieur comportemental », dessinant des environnements physiques, mais surtout culturels, générateurs de

¹ Skinner publia en 1948 *Walden Two* (en référence explicite au *Walden* de Thoreau), un roman utopique sur le fonctionnement idéal d'une communauté inspirée des principes de l'Analyse Expérimentale du Comportement, récemment (avec plus d'un demi-siècle de retard !) traduit en français aux éditions In press.

changements individuels et, donc, sociaux. Un deuxième volet de son œuvre, tout aussi important pour le développement de la psychologie moderne, est d'ordre purement théorique, épistémologique pour être précis.

En effet, toute discipline, pour se développer, a besoin d'un subtil équilibre entre recherches empiriques, accumulation de données d'une part, et élaboration de nouveaux cadres conceptuels et interprétatifs d'autre part. Il est de notoriété publique que, même ce que nous appelons « des faits » ne sont déjà plus des données brutes (des événements), mais des événements saisis, regardés et interprétés avec un certain cadre théorique. Et, à un moment donné, un ancien cadre, même si les nouvelles « données » collectées s'y intègrent parfaitement, peut devenir l'obstacle majeur pour l'avancement, le développement de la discipline en question ; une sorte de frein, d'œillères, une « inertie » bien commode et rassurante mais profondément stérilisante. D'où l'importance primordiale du changement du cadre, de la théorie, à un moment donné. C'est ce que le célèbre épistémologue Thomas S. Kuhn appelait « le changement de paradigme ». Et cette tâche, primordiale entre toutes, doit faire face à deux puissants obstacles : la résistance au changement et l'impossibilité à trancher d'après les « données ».

La résistance au changement vient, entre autres, du côté séculaire, parfois millénaire, de l'ancienne théorie, qui a façonné complètement notre vision du phénomène à étudier, à tel point que le phénomène et sa conceptualisation (deux choses pourtant bien distinctes, parce un seul et même phénomène peut être conceptualisé, avec plus ou moins de bonne fortune, de plusieurs façons différentes) finissent par se confondre et n'en faire qu'un (un peu comme le théâtre à l'italienne est pratiquement devenu le théâtre tout court). Un masque, trop longtemps gardé sur un visage, a fini par y coller tellement bien qu'on en est venu à oublier qu'il s'agit d'un simple masque parmi d'autres masques possibles (donc, changeable). Et lorsque quelqu'un propose un nouveau masque, il se voit accusé de défigurer le visage, tellement l'ancien masque et le visage ne font qu'un. Et, bien sûr, on s'y oppose, fort de ce qu'on a appelé le « *squatter right* » et qu'on pourrait traduire par « droit du premier occupant ». La résistance au changement se voit, en outre, amplifiée par la difficulté que le « nouvel arrivant » éprouve à communiquer avec les tenants de l'ancienne théorie. En effet, soit, pour « parler un langage commun », il utilise les termes et les concepts de ses rivaux, (car ils est « bilingue », lui ; c'est à dire, connaît l'ancienne théorie –il a été élevé, comme tout le monde, dans l'ancienne conceptualisation- mais aussi la nouvelle, car c'est lui qui l'a générée) ; il se réfère donc aux « cartes » établies par eux, et, dans ce cas, il est en posture d'infériorité, car, par définition, les anciens concepts « colleront » mieux à « la réalité » étant donné que l'on a conceptualisé la réalité à l'aide justement de ces concepts, et ce depuis des générations et des générations. Soit, il utilise le « nouveau langage », les nouveaux concepts, et alors il se fait traiter d'extravagant, d'incompréhensible (car les anciens ne sont pas, par définition, « bilingues »), voire de malhonnête, pour la simple raison que ce qu'il propose ne correspond pas à l'ancienne conceptualisation, à l'ancienne « cartographie » du phénomène.

Le problème de l'évolution respective de la terre et du soleil constitue un bel exemple pour illustrer notre propos. Pendant des millénaires, on a « vu » (en fait, on a regardé les choses en fonction de ce que l'on nous a appris sur la question) le soleil tourner autour de la terre. Et on a pu accumuler des millions de données, toutes concordantes, pour étayer ce fait « incontestable ». Et on aurait pu continuer à en accumuler, sans jamais obtenir de donnée contradictoire (ce qui nous servira, dans un instant, de transition vers le deuxième point). Copernic et Galilée ont proposé une autre « interprétation » non pas des mêmes « faits » mais des mêmes événements, et, de nos jours, et avec cette nouvelle théorie, nous disons que « c'est un fait » que la terre tourne autour du soleil. Le changement de paradigme n'a pas, bien sûr, le pouvoir de modifier les événements (phénomènes), mais transforme les « faits ». Et cela ne se fait pas sans mal. Demandez sinon au pauvre Galilée... Ou, plus récemment, au dépassement de la physique newtonienne par la théorie de la relativité d'Einstein.

On pourrait pourtant penser, lorsqu'il existe deux théories concurrentes, que l'expérimentation permettra de les départager. C'est souvent le cas, en effet, et l'histoire des sciences est remplie de ces « expériences cruciales » qui tranchent de façon nette et définitive. Mais, parfois (et l'exemple de la terre et le soleil est à nouveau pertinent), les observations peuvent tout aussi bien être conceptualisées par l'une comme par l'autre des théories. Et, dans ce cas, c'est au niveau de l'épistémologie (et non pas de l'expérimentation) que le débat se situe. D'où l'importance de ce niveau.

Non qu'Ardila n'ait pas produit des recherches expérimentales (sa liste de publications dépasse les 250 titres !) Mais ce qui lui confère son statut de « grand psychologue contemporain » (tout comme Ribes Iñesta, avec l'inter-béhaviorisme de Kantor –voir le chapitre qui lui est consacré dans ce même ouvrage-) c'est sa proposition d'un nouveau paradigme, dans son cas, la *Synthèse Expérimentale du*

Comportement, autre tentative de dépassement de l'*Analyse Expérimentale du comportement* défendue par Skinner.

Pragmatisme et théorie poussées à l'extrême, voici une bonne « synthèse » du personnage que vous êtes probablement en train de découvrir.

Rubén Ardila en quelques dates...

- 1942 : Naissance à San Vicente (Colombie)
- 1969 : Fonde et dirige la *Revista Latinoamericana de Psicología*
- 1970 : Docteur en Psychologie Expérimentale à l'Université de Nebraska (USA)
- 1981 : Président de la Société Latino-américaine de Psychologie
- 1983 : Prix interaméricain de Psychologie

Rencontre avec Rubén Ardila
(Esteve Freixa i Baqué)

Cet entretien n'a jamais eu lieu. Du moins, pas en face-à-face. Il a eu lieu via Internet et je remercie Rubén Ardila de s'y être prêté bien que je regrette énormément d'avoir manqué cette opportunité de le rencontrer enfin en chair et en os alors que nous nous connaissons depuis presque 30 ans et que nous avons des tas d'amis communs. En attendant donc une autre occasion, voici le résultat de cette rencontre virtuelle.

Pouvez-vous, en quelques mots, vous présenter auprès du public francophone qui, fort probablement, ignore presque tout de vous ?

Je suis né dans un petit village de Colombie et, à l'âge de 17 ans, je suis arrivé à Bogotá pour y faire mes études de psychologie. Cinq ans plus tard, diplôme en poche, j'ai parcouru l'Europe en auto-stop, la France étant, d'ailleurs, le premier pays que j'ai visité ; j'ai adopté, depuis, sa langue et sa culture, que j'admire. Après cette enrichissante « année sabbatique », je me suis inscrit en doctorat de psychologie expérimentale aux USA, obtenant mon Ph.D. à l'Université de Nebraska-Lincoln.

Comment s'opéra ce choix pour la psychologie, et la psychologie expérimentale en particulier ?

Adolescent, je voulais être écrivain (romancier et essayiste) et j'écrivis, effectivement, plusieurs romans, qui furent publiés ; l'un d'eux obtint même un prix littéraire dans un concours international. Parallèlement, je m'intéressais à la théorie de l'évolution et je me familiarisai avec l'œuvre de Darwin, d'Huxley et bien d'autres auteurs ayant en commun d'être considérés à l'époque dans mes latitudes comme étant des hérétiques, libre-penseurs et athées (trois pêchés impardonnables...). Je dévorais également, à mes risques et périls, bon nombre de philosophes, écrivains et scientifiques. Une lecture qui me marqua spécialement fut « *Psychologie Expérimentale* », d'Henri Piéron. Le philosophe Bertrand Russell occupa aussi une place prépondérante dans ma formation. Mais j'étais également séduit par les romans, biographies et essais de l'auteur autrichien Stephan Zweig. Et je suis devenu, par ailleurs, grand passionné d'égyptologie. C'est vous dire si mes centres d'intérêt étaient éclectiques...

De tout temps j'avais voulu étudier la psychologie, qui me semblait un mélange de biologie et de philosophie tout à fait conforme à mes centres d'intérêt. Je crois donc que je suis arrivé à la psychologie, en général, à travers la littérature et la théorie de l'évolution, et à la psychologie comportementaliste, en particulier, à travers la psychologie comparée. Il me semble que mon intérêt pour les sciences dites dures (physique, astronomie, biologie) d'une part, et le sentiment que la psychologie était un domaine d'étude très important d'autre part, m'ont tout naturellement conduit vers l'Analyse Expérimentale du Comportement. Je croyais, en effet, que les deux choses essentielles qu'il fallait comprendre étaient la matière et l'esprit. Je me suis aperçu plus tard que l'objet d'étude de la psychologie n'était pas l'esprit mais le comportement. D'où, je le répète, mon adhésion à la position comportementaliste, c'est-à-dire, à l'Analyse Expérimentale du Comportement, à laquelle j'ai consacré une grande partie de ma vie.

Justement, vous venez de parler, à deux reprises, d'Analyse Expérimentale du Comportement. Or, votre principale contribution au développement de la psychologie, celle pour laquelle vous êtes connu et reconnu parmi vos pairs, consiste justement en un plaidoyer incessant pour le dépassement de l'Analyse Expérimentale du Comportement et l'adoption de la Synthèse Expérimentale du Comportement. Pouvez-vous nous exposer ce que vous entendez par là et comment y êtes-vous parvenu ?

La Synthèse Expérimentale du Comportement surgit comme un large et détaillé processus de réflexion à propos des aspects conceptuels de la psychologie. J'avais toujours été interpellé par la désunion, la fragmentation de la psychologie en tant que domaine de connaissance. Je n'ai jamais été intéressé par les « écoles psychologiques » et j'ai voulu comprendre pourquoi il y avait tant de formes, de perspectives, de démarches pour appréhender la psychologie. Bien sûr, la physiologie était importante pour étudier le comportement, et on peut en dire autant du contexte social. Bien sûr, la psychanalyse ce n'était pas de la psychologie mais de la littérature. Bien sûr, la Gestalt et la topologie de Lewin revêtaient un intérêt historique mais non pas contemporain. Bien sûr, l'être

humain « était dans le monde », comme l'affirmaient les psychologues existentialistes. Mais, comment placer tout cela à l'intérieur d'un cadre de référence cohérent et articulé ? C'était, à mes yeux, une entreprise titanesque !

Pourtant, vous vous y êtes attelé...

Les premiers efforts que je réalisais dans cette direction datent des années 80. J'avais toujours pensé que l'Analyse Expérimentale du Comportement devait élargir ses limites (auto-imposées...) et s'intéresser aux grandes questions de la psychologie scientifique, telles que la perception, la cognition, le comportement social, les bases physiologiques du comportement, le développement tout au long du cycle vital, les valeurs, etc. Cela supposait qu'il était possible d'investiguer le comportement non observable (le « monde en dessous de la peau », comme disait Skinner) mais aussi la génétique, l'évolution, le cerveau et, évidemment, le monde social. Et, le tout, à l'intérieur même du cadre de référence le plus stricte, c'est-à-dire, le cadre expérimental et comportemental. Or, les analystes du comportement, à cette époque-là, n'étaient pas trop intéressés par ces questions. La démarche inductive (à la Ernst Mach) et la recherche expérimentale constituaient les seuls piliers de leur labeur. Il va de soi que je partageais l'énorme importance de l'Analyse Expérimentale du Comportement et que j'avais un grand respect pour le conditionnement opérant (j'étais, moi-même, en train de mener à bien un large programme de recherches dans cette optique) ; ainsi, j'assistais aux congrès de l'*Association for Behavior Analysis (ABA)*, connaissais très bien Skinner personnellement ... fondai même l'*Asociación Latinoamericana de Análisis y Modificación del Comportamiento (ALAMOC)* et publiai des nombreux ouvrages et articles dans cette perspective.

Mais, par ailleurs, il résultait évident pour moi que l'évolution (souvenez-vous : mon grand amour d'adolescence...), les processus sociaux, la culture etc. revêtaient une grande importance dans l'explication du comportement, aussi bien humain qu'animal, individuel que social. Bien sûr, les processus d'apprentissage et ses lois étaient universelles (« etic »), mais leur incorporation concrète était culturellement déterminée (« emic »). Il y avait beaucoup de choses dans la psychologie « traditionnelle » (c'est-à-dire, non comportementale) qui méritaient tout mon respect et mon intérêt. Certes, il y avait également beaucoup de choses qui étaient du pur « nonsense » ou des pures spéculations que le vent ne devait pas trop tarder à emporter. Ou, encore, de la pure littérature, attrayante et fascinante sans doute, mais sans aucun rapport avec l'explication du comportement. La psychanalyse, pour ne pas la citer, (contre laquelle j'ai ferrailé pendant des décennies, en Colombie mais aussi en Argentine et ailleurs) était un bon exemple de littérature. La tradition expérimentale initiée par Wundt c'était bel et bien de la science, dans le meilleur sens du mot. N'oublions pas que Wundt fut candidat au Nobel de Physiologie et Médecine alors que Freud fut candidat au Nobel de Littérature. Aucun des deux ne l'obtint, mais les deux le méritaient largement !

Donc, pour en revenir à la Synthèse Expérimentale du Comportement...

Elle est le fruit de toutes ces réflexions, discussions, *analyses*, si je peux me permettre le jeu de mots... J'empruntai le cadre général de *la structure des révolutions scientifiques*, de Kuhn, sans l'adopter pour autant de façon stricte et en m'en écartant sur plusieurs points. Ainsi donc, la psychologie avait connu un parcours semblable à celui des autres sciences, à savoir : une période pré-paradigmatique, une période paradigmatique et nous entrons dans une période de science « normale » (au sens kuhnien de ces termes). Les écoles psychologiques classiques (structuralisme, fonctionnalisme, réflexologie, etc.) étaient des analogues des paradigmes kuhnniens ; puis furent postulés les systèmes psychologiques (néo-béhaviorisme, néo-psychanalyse, psychologie cognitive, humaniste, etc.). L'étape suivante était donc la période de science « normale », rendue possible par l'adoption d'un cadre de référence large mais pas éclectique, qui est ni plus ni moins que celui de la Synthèse Expérimentale du Comportement. Son fondement reste l'analyse comportementale, d'où son nom. Mais il était désormais possible d'interpréter ou de « traduire » des résultats, des faits apportés par d'autres perspectives psychologiques pourvu qu'ils aient été solidement établis. Rien de plus éloigné de l'éclectisme que cette démarche : on élargissait la méthodologie mais on continuait de privilégier l'expérimentation comme méthode d'excellence.

Je travaille dans cette optique depuis et je reste persuadé que cette conception est riche en perspectives et possibilités. Nous sommes à l'époque des convergences, à la recherche d'éléments unificateurs, à l'établissement de ponts, et la Synthèse Expérimentale du Comportement coïncide pleinement avec ce moment historique, avec « l'esprit du temps », si vous préférez...

Tout ce qui précède reflète votre intérêt et implication active dans le domaine de l'épistémologie, domaine auquel on s'intéresse d'habitude sur le tard, à l'âge mûr, là où beaucoup de scientifiques ont tendance à se prendre pour des philosophes ; or, en ce qui vous concerne, ce n'est pas le cas, car c'est assez jeune que vous avez co-écrit, avec ce « monstre sacré » de l'épistémologie qu'est Mario Bunge, un livre intitulé : Philosophy of Science, traduit depuis en de nombreuses langues. Mais, parmi les 28 livres que vous avez publiés dans le domaine strictement de la psychologie, vous êtes surtout connu par « la suite » que vous avez imaginé à Walden Two, le roman utopique de Skinner décrivant le fonctionnement d'une communauté expérimentale régie par les principes du comportementalisme, paru en 1948 et qui vient juste d'être traduit en français. Pouvez-vous nous parler de votre Walden à vous, le Walden 3 ?

Lorsque je lus le livre de Skinner, j'eus l'impression d'un ensemble de propositions très riche mais très incomplet. Mon vif intérêt pour les aspects sociaux, pour les problèmes « macro », pour les grandes tragédies de l'humanité, me poussèrent à écrire un livre dans un esprit analogue mais accordant plus d'émphase aux questions sociales et politiques.

En effet, la psychologie possédait les potentialités pour changer le monde et atteindre les buts des grands penseurs de tous les temps, depuis les grecs, Rousseau, les britanniques, les philosophes de la Révolution Française, en passant par Darwin, Marx et les multiples auteurs du XIXème ayant développé la critique sociale. La psychologie fournissait une méthodologie, une technologie et une "cosmovision" qui n'avaient pas été suffisamment exploitées. Mais il fallait les compléter par une prise en compte du niveau social et politique, qui jouent un rôle indéniablement prépondérant.

Walden 3 se situe dans la droite ligne des grandes utopies et dystopies, comme *La République*, de Platon, *Le meilleur des mondes*, de Huxley ou *1984* d'Orwell, pour ne citer que les plus connues. Il s'agit toujours de construire une société « idéale », cette fois (tout comme chez Skinner) avec l'aide de la psychologie expérimentale, mais à l'échelle de tout un pays, concrètement dans un pays d'Amérique Latine : le Panama. Le livre raconte en détail tout le processus de construction de la société nouvelle, les problèmes de son insertion internationale, les rapports entre science et politique, le développement de chacune des institutions qui ont été modifiées dans cette nouvelle société (la famille, l'éducation, la sexualité, le travail, l'écologie, etc.) et, finalement, son échec, justement, du fait de ne pas avoir assez pris en compte les paramètres politiques.

On a souvent dit qu'il s'agit d'une œuvre dure et amère, pointant des possibilités et des défis fascinants...

Oui, il s'agit d'une réflexion sur ce que pourrait apporter la psychologie comportementale mais qui n'aboutit pas à cause de facteurs extérieurs et étrangers à la science. Le livre a pourtant connu une large audience, a été traduit à l'anglais, l'allemand, le portugais et, récemment, au français (mais sans trouver, hélas, pour l'instant, d'éditeur). Il est un de mes écrits favoris. Bien entendu, je n'ai pas signé là une œuvre littéraire mais un essai de critique sociale. Il présente une certaine affinité avec un autre de mes romans publié lorsque je n'avais que 19 ans : *Nefertiti*, de par l'insistance sur les problèmes inhérents au changement social, les limites des personnes et des idées, les luttes pour améliorer le monde et bâtir des sociétés meilleures. Je suis néanmoins conscient qu'aucun des deux ouvrages ne constitue pas un apport littéraire significatif mais une honnête incursion dans le domaine de la critique sociale.

Donc, si je vous suis bien, Walden 2 n'est pas viable parce qu'il reste un îlot dans une société traditionnelle ; Walden 3 échoue parce que cela reste un pays isolé dans un monde traditionnel ; ce qu'il faudrait, donc, c'est un Walden 4...

Je vous laisse l'entière responsabilité de vos déductions....